

Les héros re- trouvés

Lord Byron	Don Juan
A. Silveira	Mon père
J. Joyce	Polyphème
G. Marcotte	Beethoven
F. Guèdègbé	Amadou Toumani To- ré
C. Martin	Mandela
F. Gros	Hannibal
d'Aillon	
S. Farhoud	Guevara
I. Negrete	El Cid
P. Virno	Blanqui
H. Mili	Mandela
A. Premiana	Madonna
O. Duhamel	H.É.R.O.S.

I Want a hero

by Lord Byron

I want a hero, an uncommon want,
When every year and month send forth a
new one,
Till after cloying the gazettes with
cant,
The age discovers he is not the true
one.
Of such as these I should not care to
vaunt ;
I'll therefore take our ancient friend
Don Juan.
We all have seen him in the pantomime
Sent to the devil somewhat ere his time.

Vernon, the butcher Cumberland,
Wolfe, Hawke,
Prince Ferdinand, Granby, Burgoyne, Kep-
pel, Howe
Evil and good, have had their tithe of
talk
All filled their signposts then, like
Wellesley now
Each in their turn like Blanquo's mon-

arch stalk,
Followers of fame, "nine farrow" of that
sow,
France too had Bonaparte and Dumaurier
Recorded in the *Monitor* and *Courrier*.

Barnave, Brissot, Condorcet, Marbeau,
Petion, Cloutz, Danton, Marat, La
Fayette
Were French, and famous people as we
know ;

Je veux un héros

(traduction libre d'Olga Duhamel)

*Je veux un héros. Vieux désir inactuel,
quand dans revues et télé toujours plus
fertiles
par milliers en créent les chaînes in-
tellectuelles
Ceux-là sont vite oubliés ; le temps
leur est hostile
Cette espèce de héros n'en vaut pas la
peine.
Je prends alors Don Juan, ce vieux com-
père
À l'affiche à Paris et à Londres et à
Phnom Penh
Envoyé toujours jeune voir Lucifer en
son repère.*

*Parizeau, Lévesque, Trudeau et Chrétien
Bons ou méchants ont reçu leur salaire
Et comme Bouchard ont tous très bien
Parlé parlé... parlé sans jamais faire
Tous en rut de célébrité comme lui
Et comme les russes Gorbatchev et Els-
tine,*

*Des sales pourceaux de la même truie.
Astiqués par les scribes de tous nos
magazines.*

*Heidegger, Trotsky, Deleuze et Bataille
Sollers, Derrida, Kundera et Ducharme
Des hommes de lettres qu'on dit presque
sans failles.*

And there were others scarce forgotten
yet,
Joubert, Hoche, Marceau, Lanne, Dessax,
Moreau
With many of the military set,
Exceedingly remarkable at times,
But not at all adapted to my rhyme.

Nelson was once a Brittania's god of war
And still should be so. But the tide is
turned.

There's no more to be said of Trafal-
gar ;
'Tis with our hero quietly inurned,
Because the army's grown more popular,
At wic the naval people are concerned
Besides the Prince ai all for the land
service
Forgetting Duncanm Nelson, Howe, and
Jervis

Brave men were living before Agamennon
And since exceeding valorous and sage,
A good deal like him too, though quite
the same none,

But then they shone not on the poet's
page
And so have been forgotten. I condemn
none,
But can't find any in the present age
Fit for my poem(that is, for my new
one) ;
So, as I said, I'll take my friend Don
Juan.

*Et d'autres légions de romanciers sans
armes
Pauvres et frêles cigales, de pauvres
avortons
N'ayant rien à foutre dans ma nouvelle
chanson.*

*Parizeau Dieu jadis de la vraie indépendance
Pourrait encore l'être mais zéphir a tour-
né :
Sur la caisse de dépôt il n'y a plus à faire
de romance
À sa retraite, pures et dures se sont trou-
vées désarmées
Une foule derrière le prince grouille de ba-
dauds
Qui oublie vite Parizeau, Bourgault et Fa-
lardeau.*

*Avant Agamemnon vécurent hommes de courage
Semblables au grand Atride, mais jamais identi-
ques
Après naquirent bien d'hommes fort sages
Mais aucun peut briller dans des pages au-
thentiques
C'est pourquoi l'Histoire les jugea super-*

flus

*Pour mon nouveau poème dans notre triste
temps,*

*Je ne critique personne, mais je n'en trouve
plus*

*Donc, je l'ai dit, je prends mon ami, Don
Juan.*

Mon père

par Ana Silveira

Enfant, avais-tu un héros ? À cette question, je n'ai qu'une réponse : oui, mon père. Vous direz que c'est un cliché, que toutes les filles disent cela, et c'est sans doute vrai.

Mon héros fut mien, exclusivement, pas celui de milliers de personnes, comme Gandhi, comme d'autres...

Mon héros a fait la guerre au Timor, il a dû s'exiler pour ses idées politiques et se séparer de sa famille, il a dû repartir à zéro, monter les échelons de la compagnie qui l'a employé. Pourtant, à mes yeux de petite fille, ce n'est pas tout cela qui en fait un héros.

Mon héros est cet homme fatigué qui donnait le bain à ses trois filles avant de s'asseoir pour discuter, qui passait ses samedis à me donner des leçons de jardinage, qui nous emmenait visiter le laboratoire où il travaillait et qui faisait de minutieuses réponses à toutes nos questions enfantines.

Mon héros improvisait des chansons en s'accom-pagnant à la guitare et moi, je l'admirais.

Les héros se dédient à une cause, le mien avait ses filles. À huit ans, j'étais sûre qu'il avait tout abandonné pour nous, tout en échange de trois pe-

tites filles. Toute mon enfance, toute mon adolescence, je l'ai adoré.

Il m'arrive aujourd'hui de me poser des questions, d'essayer de lui trouver des défauts... Mon père est orgueilleux, entêté... Mon père nous a surtout élevés dans la loyauté et le courage, c'est ce qu'il nous a donné de plus précieux, avec le privilège d'être les filles d'un héros.

Polyphème

par James Joyce

Le personnage assis sur un énorme bloc au pied de la tour ronde était un héros aux larges épaules, à la vaste poitrine, aux membres robustes, aux yeux francs (...) D'une épaule à l'autre il mesurait plusieurs aunes et ses genoux pareils à des montagnes rocheuses se couvraient ainsi que toutes les parties visibles de son corps d'une dense végétation de poils piquants (...) Il portait une longue tunique sans manches faite de la peau d'un bœuf fraîchement écorché (...) de sa ceinture pendait un rang de galets qui dansaient à chaque mouvement de sa prodigieuse charpente et sur lesquels étaient gravés avec un art barbare mais saisissant les images protectrices de son clan, héros irlandais, héroïnes antiques, Cuchulin, Conn des cent batailles, Niall des neuf otages, Brian de Kincora, les Ardri Malachi, Art

Mac Murragh, Shane O'Neill, le Père John Murphy, Owen Roe, Patrick Sarsfield, Red Hugh O'Donnel, Red Jin MacDermott, Soggarth Eoghan O'Growney, Michael Dwyer, Francly Higgins, Henry Joy M'Cracken, Goliath, Horace Wheatley, Thomas Conneff, Peg Woffington, le Forgeron du Village, le Capitaine Clair de Lune, le Capitaine Boycott, Dante Alighieri, Christophe Colomb, S. Fursa, S. Brendan, Le Maréchal Mac Mahon, Charle-magne, Theobald Wolfe Tone, la Mère des Macchabées, le Dernier des Mohicans, la Rose de Castille, le Candidat de Galway, l'Homme qui a fait sauter la Banque à Monte-Carlo, l'Homme sur la Brèche, la Femme qui n'osa point, Benjamin Franklin, Napoléon Bonaparte, John L. Sullivan, Cléopâtre, Savourneen Deelish, Jules César, Paracelse, sir Thomas Lipton, Guillaume Tell, Michel-Ange, Hayes, Mahomet, la Fiancée de Lammemoor, Pierre Lhermitte, Pierre le Prévaricateur, la Brune Rosalinde, Patrick W. Shakespeare, Brian Confucius, Murtagh Gutenberg, Patrice Velasquez, Capitaine Nemo, Tristan et Ysolde, le premier Prince de Galles, Thomas Cook and Son, le Hardi Petit Soldat, Arrah na Pogue, Dick Turpin, Ludwig Beethoven, la Fille aux Cheveux de lin, Waddler Healy, Angus le Culdee, Dolly Mount, Sidney Parade, Ben Howth, Valentine Greatrakes, Adam et Ève, Arthur Wellesley, Boss Croker, Hérodote, Le Petit Poucet, Gautama-na Bouddha, Lady Godiva, Le Lys de Killarney, Balor Mauvais-Ceil, la Reine de Saba, Acky Nagle, Joe Nagle, Alessandro

Volta, Jérémie O. Donovan Rossa, Don
Philipp O'Sullivan Beare.

Beethoven

par Gilles Marcotte

Je suis sans doute marqué profondément (je l'espère) par la tradition judéo-chrétienne : je ne puis imaginer de héros que souffrant. Dans les affaires militaires, par exemple, qui sont historiquement le terreau favori de l'héroïsme, je ne m'intéresse guère aux généraux, quel que soit le poids de gloire qui les accable, je vais aussitôt au simple soldat, celui qui ne sait pas toujours ce qu'il fait mais le fait par un obscur sentiment du devoir, et par exemple va risquer sa vie pour sauver celle d'un compagnon, sans aucune récompense de médaille. La dernière guerre, celle des nazis, celle des camps, me fait descendre plus bas, vers ceux qui, dans les camps, deviennent des héros de la survivance. « Le seul but de chacun, écrit Robert Antelme, est de s'empêcher de mourir. » Survivre, c'est-à-dire sauver l'homme en soi, grande affaire, et non pas seulement cet homme ; l'entière « espèce humaine », selon le titre du livre d'Antelme.

Parmi les définitions du héros que donne le Petit Robert, c'est la suivante, la minimale, qui me convient : « Tout homme digne de l'estime publique,

de la gloire, par sa force de caractère. » Il faut, ainsi, qu'à celle de l'action forte, s'ajoute l'idée de gloire, de reconnaissance publique. Un héros n'est tel que s'il se manifeste de quelque façon, s'il est déclaré héros par la renommée. Je renonce donc, non sans regret, au simple soldat, au numéro matricule.

Alors, pourquoi pas, Ludwig Van Beethoven.

En 1802, devenu le compositeur le plus prometteur et le plus fûté de Vienne, Beethoven s'aperçoit que la surdité dont il suit avec angoisse l'avancée s'est installée en lui pour de bon. Il écrit, à l'intention de ses frères, le testament de Heiligenstadt, où il fait état de son mal et proclame sa résolution d'en triompher. Un mal, dis-je? Mais ce que Beethoven doit affronter là, c'est la plus violente contradiction, la négation même de ce à quoi il a voué toute son existence, le plus brutal soufflet du Destin. Un musicien sourd, qui ne peut entendre aucune note des œuvres qu'il crée, avez-vous bien mesuré ce que c'est? Or, ce qui est extrêmement étonnant, dans le testament de Heiligenstadt, c'est que Beethoven ne parle, comme effet de sa surdité, que de la solitude, de la privation de la vie en société : « pour moi, plus de stimulant dans la société des hommes, plus de conversations intelligentes ni d'épanchements mutuels ». Il ne doute pas un instant de la musique, de son

rapport de création avec l'art des sons : « C'est l'art, et lui seul, qui m'a retenu. » C'est une telle absence de doute qui fait de Beethoven un héros. Le héros est celui qui ne doute pas. Alors qu'il se trouve encore à Heiligenstadt, Beethoven entreprend sa troisième symphonie, l'*Héroïque*. En hommage au Napoléon qui ne s'est pas encore fait empereur, dit-on, et je veux bien le croire. Mais, plus ou moins consciemment, et moins que plus, car l'héroïsme, le vrai, n'a pas besoin de savoir qu'il est héroïque, je pense que c'est son propre héroïsme qu'il projette dans cette œuvre puissamment décidée, cette foi aveugle qui n'a pas besoin des confirmations sensibles.

Il avait mauvais caractère aussi, je crois. Connaissez-vous un héros qui n'ait pas mauvais caractère ? Soljenyt-sine, qui est une sorte de héros, ne l'a pas très bon non plus.

Une phrase profonde de Jacques Drillon : « X, trop lâche pour aimer la musique de Beethoven. »

Amadou Toumani Toré

par Francis Guèdègbé

Vous voulez des héros africains? Béhanzin, Samory Touré, Nkrumah, Lumumba, Tambo, Mandela, Sankara, et bien d'autres. Mais je n'aime pas particulièrement ces héros car ils me

font voir ma petitesse. Je préfère ceux aux dimensions plus modestes comme Amadou Toumani Touré. Si vous ne le connaissez pas, eh bien c'est un militaire, putschiste par dessus le marché, mais attendez la suite. D'abord le contexte.

Bien que le métier des armes soit très propice à l'héroïsme, la réputation du militaire africain n'est pas bonne : ils brandissent leurs armes pour une solde en retard, s'accroche au pouvoir, font «d'excellents» dictateurs. Leur idéologie et leur soif de discipline militaire leur fait transformer les peuples africains, en foules de «soldats» à mettre au pas. Ils affichent des uniformes pour intimider, mais arborent aussi costumes européens et chatoyants boubous-de-chef, abandonnant pour l'occasion les titres militaires : du camouflage ! La plupart des constitutions déclarent l'armée apolitique mais la rendent garante de l'ordre, en bref un rôle d'arbitre que les militaires interprètent à leur façon. Certains officiers n'y voient d'ailleurs qu'une occasion de prouver leur génie militaire mais prennent le pouvoir pour eux et non pour le pays. Ceux qui veulent déroger de cette règle comme le capitaine burkinabè Thomas Sankara en paient le prix.

Voilà le contexte. Les militaires africains ont, par leur soif de pouvoir et leur gestion catastrophique de l'état, contribué grandement au manque de considération et de crédibilité des

Africains. Il fallait que quelqu'un lave ce déshonneur et ce fut Amadou Toumani Touré, mais grâce à Moussa Traoré un général-dictateur irrévérentieux qui tenait le peuple malien en laisse et refusait de comprendre les messages de démocratisation. Le soulèvement populaire qui en résulta exigeait un arbitre : Amadou Toumani Touré (initiales ATT pour les admirateurs, à prononcer comme une rafale de Kalachnikov), le héros qui a délivré le Mali des griffes de Moussa Traoré.

Voici un putschiste pas comme les autres. Il sait ce qu'est le rôle d'arbitre de l'armée. Curieux ! Les putschistes massacrent généralement leurs prédécesseurs, lui non. Il a même sauvé le potentat de la vindicte populaire, pour l'envoyer devant les tribunaux civils. Curieux ! Il annonce des élections afin de rendre le pouvoir aux civils. En Occident, on s'est dit « Bof, encore un militaire, de surcroît africain, qui parle de rendre le pouvoir aux civils... aux calendes grecques ! ». A l'approche des élections, il n'est pas candidat alors que la règle générale est de se faire civil par une retraite anticipée et de se présenter aux élections. Curieux ! Très curieux quand on connaît l'immense popularité de l'homme. Les élections ont eu lieu à la date prévue avec des candidats civils, et le pouvoir fut rendu au président élu. Sublime ! Il faut connaître le contexte africain et le comportement de ses militaires pour mesurer l'immensité du geste. Les ob-

servateurs occidentaux en sont encore pantois. L'honneur est sauf, un militaire africain, jeune, venait de donner la leçon : quinze mois (mars 1991 à juin 1992) auront suffi. Héroïque !

Érigé presque en mythe, ATT travaille aujourd'hui activement dans les négociations de paix pour résoudre les conflits sur le continent africain.

Mandela

par Christine Martin

Les horreurs, l'absurdité de l'apartheid sommeillaient dans ma mémoire, quand un après-midi de février 1990, dans le confort de mon salon, j'assiste à la libération d'un homme, un Africain. Je le revois avancer lentement sur le chemin qui le mène de la prison à la voiture et offrir à la foule son sourire. Une main tient celle de son épouse, l'autre salue.

Je contemple ce vieil homme qui marche très droit, un homme que même vingt-sept terribles années d'emprisonnement et de souffrances profondes ne sont parvenues à briser ou à ployer. Un homme qui affiche modestement sa victoire. Un homme qui, bâillonné pendant tant d'années, continue de symboliser résistance, joie, libération. Comment cela est-il possible ? Comment a-t-il pu mettre de côté les humiliations qu'il a subies, que son peuple a subies ? Com-

ment a-t-il fait pour ne pas être envahi par la rancune, la colère, la haine ? Je ne le sais pas, cela me dépasse.

J'imagine néanmoins la foi immense en la cause de son peuple qui a dû l'animer pour qu'il parvienne à endurer les sévices d'une prison sud-africaine. J'imagine le poids des responsabilités qui vient de s'abattre sur l'ivresse de la liberté retrouvée : réconcilier un peuple, une multitude de peuples ; réconcilier deux races, une mosaïque de races.

Cet après-midi-là, je comprends qu'un héros vient de s'imposer à moi. Cet homme est capable d'anéantir sa colère. Ses armes sont la patience, la capacité de résister, le dévouement total et l'espoir.

Cet homme m'émeut. Son nom, son visage, sa stature me subjuguent. J'en suis parfaitement consciente et je consens. Cet homme est mon héros ! Peut-être parce que sa capacité de pardonner l'impardonnable m'ébahit.

L'image de cet homme grand, doué d'un regard doux et fort, d'un charme irrésistible, l'image de cet homme sortant de sa prison un après-midi de février 1990 ne m'a jamais quittée. J'entends encore les voix et les rythmes des chants qui accompagnent sa libération.

Hannibal

par François Gros d'Aillon

J'ai fait sa connaissance il y a longtemps, grâce à une version latine d'un texte de Tite-Live, la bataille de Trasimène. Hannibal remportait là une victoire magistrale sur les Romains : le mythe de l'invincibilité des armées romaines, pourtant bien entretenu par mes livres d'histoire, était donc un leurre. Et dans le texte, quelque part, cette phrase tragique : « Les soldats s'arrêtèrent, fatigués de tuer. » Plus tard, j'ai lu *Salammbô*. Flaubert, dans son roman, parle pourtant peu d'Hannibal, mais il le fait de façon si extraordinaire que j'ai eu envie d'en savoir plus sur le Carthaginois, sur ses campagnes, sur les guerres puniques. J'ai tout suivi, cartes historiques en main.

Hannibal a à peine 26 ans. Les armées cartha-ginoises le choisissent comme général. C'est la prise de Carthagène, le passage du Rhône, puis celui des Alpes, et la bataille dans les marécages au pied des Apennins. Là, il perd un oeil, bêtement, à cause d'une infection. Il sera désormais « le chef à l'œil borgne ». Ensuite, c'est la bataille de Cannes : cinquante mille morts en une seule journée, autant que toutes les pertes américaines pendant la guerre du Vietnam.

Hannibal se serait arrêté aux portes de Rome par manque de persévérance ? Cliché. S'il refuse de prendre Rome, c'est - j'en suis certain - parce que cela n'aurait été qu'une victoire à la Pyrrhus : à quoi cela sert-il de gagner une bataille qui fait perdre la guerre ? Les « délices de Capoue », la combativité de ses soldats ne résistant pas aux plaisirs de la ville ? Encore un cliché. Hannibal, tout aussi grand politique que général, pour limiter ses pertes, essaye de rallier à sa cause les villes d'Italie, leur redonne le goût de la liberté ; pendant dix ans, il déplace son armée en Italie, sans que les Romains puissent l'en déloger. Imaginons, plus près de nous, pendant la guerre froide, l'armée américaine damant le pion aux Russes, chez eux ; ou l'inverse, l'armée russe damant le pion aux Américains, au cœur des États-Unis...

La campagne d'Hannibal tourne au tragique. L'armée de renfort, commandée par son frère, est battue au nord de Rome (les Romains en profitent pour couper la tête du frère et la jettent par-dessus le mur d'enceinte du camp d'Hannibal). Le sénat de Carthage non seulement refuse de lui envoyer des secours, mais exige qu'il rentre en Afrique. Lâcheté des politiques. Plus tard, Scipion, le général romain, débarque en Afrique. Hannibal le rencontre. Lassé de tous ces combats, de toutes ces souffrances, de tous ces morts, il tente de convaincre Scipion

d'éviter la bataille, de trouver un accord de paix. En vain. Le lendemain, c'est la défaite de Zama et, pour les Romains, la victoire définitive sur les Carthaginois. Tout n'est pas fini - malgré le célèbre *delenda est Carthago* -, mais c'en est presque fini pour Hannibal. Il part en Orient, où personne ne sait utiliser son génie, et mourra empoisonné par un misérable et lâche petit roitelet qui voulait plaire aux Romains.

Scipion avait raison : il ne pouvait y avoir deux grandes puissances en Méditerranée. C'était soit Carthage, soit Rome. Mais Scipion se battait pour une société capitaliste et impérialiste, comme on dirait aujourd'hui. Hannibal, lui, se battait peut-être pour une nation de boutiquiers, mais les Carthaginois n'étaient pas impérialistes, ils ne voulaient pas conquérir le monde, seulement ses marchés. Hannibal ne s'intéressait ni à la richesse - le pillage de Carthagène lui aurait suffi -, ni à la conquête du monde - il aurait pu se garder l'Égypte, l'Asie mineure, la Perse s'il en avait eu envie. Ce que voulait Hannibal, c'était la liberté, celle de sa patrie.

Guevara
par Sarah Fahroud

Le 13 octobre 1967. J'ai 15 ans. Mes larmes coulent, je viens d'apprendre la mort du Che. Ils l'ont assassiné le 9. J'étais à Beyrouth. La honte de la défaite de juin ne s'était pas encore estompée ni transformée en maudit espoir. L'OLP sort de l'ombre en 1968 et fait sa marque. On y croit, même s'il faut « jeter l'ennemi à la mer », du premier jusqu'au dernier, même si le discours – il a changé depuis – ne semble pas crédible. Il n'y a plus de Che pour donner l'exemple. Faute de mieux, ce sera Arafat, même s'il n'est pas beau. Mais ce n'est pas la même chose. Ce n'est pas la même chose parce que le Che n'a pas la tête d'un renard ni le discours d'un politicien. Il n'a ni de compte à numéros en Suisse ni de comptes à rendre à personne. Il n'achète rien, il n'est pas achetable.

Tout le monde aime le Che, même ceux qui ne l'aiment pas. Décidément, Arafat et le Che, ce n'est pas le même combat. Le Che ne prend pas les armes pour rentrer dans son pays. Il ne veut pas devenir un dirigeant ni prendre le pouvoir. Il fait la guerre simplement pour la justice, la justice pour tout le monde. Il fait la guerre ailleurs, partout. Et partout sa renommée le précède.

Il a neuf ans. C'est la guerre civile espagnole. Grâce au poste de radio que vient d'acheter son père, il suit attentivement le déroulement du conflit. Il observe rigoureusement

l'évolution des fronts à l'aide d'une carte qu'il s'est fabriquée, où il plante de petits drapeaux. La victoire de la république lui tient à cœur, il hait les militaires. Il connaît tous les généraux républicains espagnols et peut citer leur nom de mémoire. Il reproduit en miniature le siège de Madrid avec des tranchées creusées dans la terre de la cour arrière.

Il a 39 ans. Jusqu'à la fin, jusqu'en Bolivie, il ne manque ni de courage ni d'audace. Ses hommes et lui ont parfois manqué de force, affamés et assoiffés. Ils se sont battus avec férocité, avec acharnement, jusqu'à la dernière minute. Leurs ennemis peuvent bien parler d'échec, ils sont victorieux. Ils ont fait jusqu'au bout ce qu'ils croyaient juste.

À Beyrouth en 73, une sacrée dose d'espoir était nécessaire pour s'accrocher. Je n'oublierai jamais ce commando de l'armée israélienne qui cueille dans leur sommeil Kamal Nasser et trois de ses compères. Comment se fait-il qu'Arafat n'ait pas été du lot ? La guerre de Kippour, six mois plus tard, vient rétablir l'équilibre. L'honneur est maintenant sauf. Sauf pour qui ? En ce qui me concerne, il n'y a aucun salut, aucune réparation.

Trente ans se sont écoulés. J'ai eu le temps de devenir pacifiste. Par certitude ou par démission, je ne sais pas. Je n'ai jamais été guerrière. Je ne suis pas de nature militante. Jusqu'au

Che, il y avait des héros et je pouvais leur faire confiance. Pas de fausse note entre discours et action. Aujourd'hui encore, je suis partagée entre l'admiration et l'envie de dire, comme le vagabond qu'il a rencontré un jour : « Alors comme ça, vous gaspillez toute cette force pour rien ».

El Cid

par Inés Negrete

Por el val de las Estacas^{*}
Pasó el Cid al mediodía
En su caballo Babieca
Muy gruesa lanza traía;
Va buscando al moro Abdalla, que enojado lo tenía.
Atravesando una loma y por una cuesta arriba,
Dábale el sol en las armas,
Oh, que bien que parecía;
Vido ir al moro Abdalla
Por el rellano de arriba,
Armado de fuertes armas, muy ricas ropas traía,
Esperesme, Moro Abdalla

**Dans la vallée des Estacas.*
Avec sa lance extraordinaire, sur son cheval Babieca, à midi passa El Cid, il cherche le maure Abdalla, qui l'avait si courroucé. Comme il était beau, montant la colline avec ses armes resplendissant au soleil ! Je vois le maure Abdalla aller sur le dernier replat, de richissime cafetan vêtu et ses armes sont merveilleuses. Attends-moi maure Abdalla, couardise ne montre pas.

No demuestras cobardía...

Tous les soirs, endormie par la langue épique de la Romance du Cid, mon enfance se peuple d'hommes courageux qui, comme le bel espagnol, parcourent des kilomètres à cheval ou à pied pour sauver l'Espagne.

Les hommes de mon enfance se lèvent tôt, ils sont beaux, et n'existent que pour les causes nobles. Un peu comme mon père, qui avait la saveur de ces hommes extraordinaires. Mon père existait. Les héros existaient. J'en ai eu un à la maison. El Cid, Ulysse, Rolland, mon père, mes héros magnifiques, mes protagonistes étaient capables de choses magnifiques.

La littérature a pu combler chez l'adolescente plus consciente ou moins fantaisiste le besoin d'absolu, d'exaltation que m'ont laissé mes impressions enfantines. Mes héros ce sont transformés en personnages littéraires : Ivan Karamazov, Heathcliff, Jean Valjean, madame Bovary. Des personnages qui, en somme, se distinguaient de mes contemporains et me projetaient dans un univers de passions et d'idéaux. Des personnages plus que réels qui m'ont accompagnée, qui m'accompagnent toujours.

Adulte, mes choix de vie sont nés de ce bagage romantico-poétique. Les vies qui m'intéressent sont des vies exemplaires par leur originalité ou leur altruisme. Il n'existe pas d'homme

supérieur ou divin, mais à la vérité le héros de mon enfance ne l'est pas non plus. Il est capable de se donner à une idée, simplement. Il est évident que l'utilisation même du terme héros peut irriter : on a peur de la démarcation, de la différenciation. Il faut le prendre avec un peu plus de poésie : « car le tombeau des héros est le cœur des vivants ».

Les héros existent, je les revendique. Pour la volonté de l'impossible et du surpassement. Pour la folie et pour la poésie.

Blanqui

par Paolo Virno*

La seule vue de Louis-Auguste Blanqui (1805-1881) suffit à déplaire à Tocqueville. Et cela pourrait suffire à faire de Blanqui un héros. Avoir provoqué une crise de nerfs chez ce libéral intelligent et désenchanté aujourd'hui porté aux nues par les repentis de toutes les latitudes, est un mérite considérable. 15 mai 1848, Paris : Blanqui « le meilleur dirigeant prolétarien » du temps, selon Marx, guide la foule qui envahit l'Assemblée constituante, prend la parole, plaide les intérêts matériels du travail salarié. Tocqueville, qui assiste à la scène, éprouve horreur et répulsion devant cet

* Traduction de Véronique Dassas,

homme mal habillé, pâle, au teint maladif. Sur ses traits apparaît la méchanceté absolue que, toujours, le bourgeois attribue à l'insurgé, à l'ex-prisonnier, au pauvre. Provoquer la haine et le mépris de ses propres ennemis ; conjurer le danger de l'approbation unanime ; diviser : voici quelques-unes des vertus caractéristiques du héros moderne.

Blanqui n'a jamais cessé de conspirer, d'organiser, d'attenter à l'ordre établi. Jusqu'à la toute fin de sa vie, après la Commune, quand il publie son dernier journal, dont le titre résonne comme un testament : *Ni Dieu, ni maître*. Il a passé trente-trois ans en prison. Mais sans vocation de martyr, sans ivresse ascétique, sans devenir un « homme du ressentiment ». On ne peut s'empêcher de penser que dans ses actions il y eut une sorte d'allégresse très sérieuse, un brio, un sentiment de plaisir et d'apaisement. Au moins jusqu'à ce qu'il ait aperçu Suzanne-Amélie Serre, sa compagne bien aimée. Blanqui est un héros parce qu'il dure. D'ordinaire, la transformation radicale de ce qui existe est une affaire de jeunes : seuls les « neufs » (comme disaient les Grecs avec concision) peuvent tenter quelque chose d'inédit. Saint-Just, Boukharine, Gramsci sont à peine plus que des gamins au moment de leur apogée. On peut constater à ce propos une forme de limitation temporelle qui rappelle tout à fait le monde animal ou le caractère strictement périodique de

l'accouplement entre les bêtes. À bien y regarder, le parti naît pour corriger cette limite, pour permettre à ceux qui sont mûrs, à ceux qui sont vieux de faire de la politique en grande pompe. Il est tout à fait légitime de détester l'idée même de « parti », avec tout ce que cela implique d'appareils et de rites, mais il faudrait en reconnaître la valeur anthropologique : il s'agit d'une invention qui a permis de donner de la chronicité, de la permanence à ce qui semblait confiné à un âge particulier de la vie. Blanqui n'a pas eu de vrai parti à lui, il n'a eu que des organisations fragiles et changeantes. Et pourtant il a montré que la lutte contre l'injustice peut durer toute une vie, ce qui ne ressemble pas au monde des chats ou à un trop-plein extravagant de jeunesse.

Mais il y a autre chose. Le 17 mars 1871, Blanqui est encore une fois arrêté. Dans un premier temps, on pensa à l'échanger contre l'archevêque de Paris et quelques autres otages qui étaient aux mains des communards. Conduit à Morlaix, il est enfermé le 24 mai au Fort du Taureau. C'est là qu'il écrit *L'Éternité par les astres*. Il s'agit d'une œuvre étrange et inquiétante sur laquelle se sont penchés Walter Benjamin (dans son livre inachevé sur Paris) et Jorge Luis Borges (dans *Histoire de l'éternité*). Se servant des théories physiques de Laplace, Blanqui représente l'univers comme la répétition infinie de ce qui est déjà advenu. Une espèce de

théorie de l'éternel retour du même qui précède de quelques années celle de Nietzsche. Il ne peut échapper au ton désespéré qui traverse le texte : les vainqueurs continueront de vaincre, les catastrophes subies reviendront encore et encore : « j'ai écrit et j'écrirai éternellement ce que je suis en train d'écrire dans cette cellule du Fort du Taureau ». L'idée même de « progrès » est tournée en ridicule. Il ne s'agit pas, cependant, d'une reddition. Bien que l'ordre cosmique semble donner un coup de main à la société bourgeoise, Blanqui considère que la lutte contre l'état des choses actuel est à la fois opportune et nécessaire. Peu importe que l'issue soit courue d'avance. Il faut toujours reprendre l'insurrection du début, puisque l'injustice, elle aussi, toujours, reprend. C'est ce manque absolu d'illusions qui fait de Blanqui un héros acceptable... Un héros franchement sympathique, même.

Mandela

par Hafedh Mili

Pour écrire sur Mandela, j'ai d'abord pensé aller fouiller dans l'histoire de l'Afrique du Sud, et retracer la vie politique de celui qui représente pour moi l'image du héros. Mais dans quel but l'aurais-je fait ? Pour vous convaincre de la pertinence de mon choix ? Pour vous

prouver mon érudition ? Pour me convaincre, moi, que ce choix était le bon ? Dans le meilleur des cas, j'aurais « déconstruit » l'héroïsme de mon idole et j'aurais eu la satisfaction intellectuelle d'un choix bien fait. Dans le pire des cas, j'aurais été confronté à ses défauts, son cynisme, son opportunisme, son égocentrisme, ses compromis et ses trahisons, ingrédients indispensables à toute réussite politique. Pour ces raisons-là, je me suis retenu de faire une telle analyse.

Mandela, bien sûr, a fait preuve de génie politique. Cela lui a permis, de concert avec F.W. De Clerk¹, d'assurer la transition relativement paisible d'un État oppressif à l'égard des Noirs en un État désormais gouverné par les Noirs et dans lequel les Afrikaners continuent de vivre en paix et de prospérer. Il a fait preuve d'un dévouement total à la cause de l'Afrique du Sud. Après avoir vécu près d'un quart de siècle en prison, il aurait pu être empoisonné par un désir de vengeance. Mais non. Mandela a conservé toute sa ferveur, son idéalisme, son romantisme même.

Peu de temps après sa sortie de prison, dans une entrevue avec Barbara Frum - une héroïne elle aussi - , Mandela m'avait beaucoup impressionné par son humilité, son absence d'amertume, sa sérénité, sa sagesse.

¹ Un autre personnage héroïque d'ailleurs, mais ne capturant pas l'imaginaire de la même façon.

Visiblement, il faisait le même effet sur cette grande dame du journalisme canadien qui retenait ses larmes face aux réponses de ce vieillard frêle, survivant d'une race de leaders politiques que l'on croyait éteinte depuis le début des années 1960.

Je suis né et j'ai grandi dans une ex-colonie française (la Tunisie). Mon père, qui avait fait partie du mouvement d'indépendance tunisien, avait connu l'ex-président de la Tunisie (Bourguiba). Il avait été extrêmement impressionné par son intelligence, sa prédisposition au sacrifice et, peut-être plus encore, par sa grâce et sa vision. Bourguiba se distinguait des leaders de l'époque par son discours politique stratégique et nuancé, loin de la bravoure rhétorique qui caractérisait les dirigeants nationalistes africains, arabes et tiers-mondistes. J'avais été un adolescent politisé et idéaliste, tiers-mondiste, gauchiste, et je croyais encore aux révolutions pures et justes. Bien sûr, il suffisait de lire les journaux, d'écouter les nouvelles, ou d'observer la vie politique au quotidien, pour se faire une raison. Et pour développer une appréciation pour l'intellect - plus que pour le cœur - des dirigeants politiques. Pour admettre aussi que les libérateurs ne font pas nécessairement de bons gouvernants.

La situation explosive dont a hérité Mandela aurait pu très facilement plonger l'Afrique du Sud dans un bain de

sang jamais vu, opposant les Noirs entre eux, les Noirs aux Afrikaners. Mais Mandela a su naviguer sur ce champ miné. Il a compris que l'équité est un *work in progress* et qu'une législation seule ne pourra jamais l'imposer. Et il a su mettre le pays sur la bonne voie. Bien sûr, il a peut-être trahi son ex-femme qui devenait encombrante, car pas très sortable. Peut-être a-t-il joué un double jeu envers son « ami » F.W. De Clerk, notamment dans le cadre de la « Truth and Reconciliation Commission ». Mais pour moi, Mandela s'est taillé une place permanente dans le « Hall of Fame » des libérateurs le jour où il a investi son successeur à la présidence de l'Afrique du Sud, prêt enfin à prendre une retraite bien méritée.

Sous l'ombre d'un grand arbre, dans le jardin de sa modeste demeure, Mandela parlait donc à une journaliste en évoquant davantage l'avenir que le passé de son pays. Il parlait de la difficulté de reconstruire un pays divisé, où les attentes et la rage des uns n'étaient surpassées que par la haine et la terreur des autres. Que la journaliste avec laquelle il s'entretenait ainsi ait été Barbara Frum a marqué le souvenir de cette entrevue. J'avais devant moi deux êtres exceptionnels, luttant chacun contre un cancer insidieux : l'une contre la leucémie², l'autre contre la haine

² Barbara Frum est décédée en mars 1992, après avoir lutté 12 ans contre la leucémie.

Madonna

par Alice Premiana

Qu'est-ce que tu me chantes là ? Elle est un pur produit de l'industrie du divertissement. Elle représente tout ce que tu dis haïr dans le système : convention, attachement au fric, vulgarité, provocation facile...Il est clair qu'il faut être conne et non pas héroïne pour avoir un tel succès. Tu es encore enchaînée aux stéréotypes de ton pays : la femme est vierge et mère ou putain. Ça doit être son nom qui t'a aveuglée. J'admets que se faire appeler Madonna est un choix pas mal pour une italo-américaine ! ». Ma meilleure copine m'apostropha ainsi quand je lui parlai, très enflammée, de Madonna.

Elle se trompe, ma copine. Elle se trompe sur deux choses : sur l'héroïne et sur la cause de mon soi-disant aveuglement.

Je n'ai jamais dit que Madonna était une héroïne. Une héroïne est un petit héros ou la compagne qui singe le héros – comme cette brave Jeanne d'Arc. Elle n'est pas héros non plus et pas à cause de l'accord grammatical. Elle ne l'est pas car l'héroïsme est le propre des mâles qui en ont besoin comme les paons de leur queue, les voitures de leurs roues et les poissons de l'eau. Ils en ont besoin pour se hisser au ni-

veau des femmes, pour faire un pas vers les femmes, dans l'amour. Madonna est, tout bêtement, une femme spéciale : un super Héros³.

Ce n'est pas le nom qui m'aveugle. C'est la lumière qui émane de son corps et la force de sa voix ; ce sont ses mouvements souples sans être mous, son maintien et sa contenance, sa classe dans la vulgarité et sa démesure qui, éventuellement, m'aveuglent. Je ne me sens ni ridicule ni lesbienne en criant tout haut qu'elle est un super Héros. Un Héros magnifique et resplendissant bien plus qu'Achille. Qu'a-t-il fait Achille de si glorieux ? Il a tué Hector permettant ainsi aux Grecs de conquérir Troie. Et cela, si on veut être généreux, a changé la vie de quelques milliers de personnes. Madonna n'a pas tué (du moins personne n'en parle) mais elle a changé la vie de millions de personnes. Avec son exemple elle a influencé les manières de penser des nouvelles générations plus que toutes les féministes et les politiciens réunis.

Avec ses mouvements sans fadeur elle a ouvert la porte à une avalanche de jeunes femmes trop à l'étroit dans les idées de leurs parents. À coup de bassin elle a fait fuir des bandes de jeunes hommes apeurés.

L'autre jour, quand mes deux pe-

³ Les super-héros mâles des bandes dessinées ne sont que des caricatures des héros classiques, fruits des envies enfantines des auteurs.

tits-enfants discutaient avec leurs amis des « problèmes de filles » et qu'ils disaient que les filles étaient moins romantiques que les gars, qu'elles n'avaient plus de douceur et qu'elles étaient des clones de Madonna, j'étais douloureusement tiraillée entre la femme et la grand-mère. Malheureusement, comme jadis la mère, la grand-mère a gagné. Mais, plus tard, dans mon lit toujours plus vide, je me suis juré que la prochaine fois je réagirai comme femme. Comme Madonna. Et si mes petits enfants, comme des milliers de jeunes de leur génération, passent quelques heures par semaine chez le psy ce ne sera pas une grande tragédie. Avant de rattraper le mal qu'on a fait aux femmes en les emprisonnant dans des asiles, des couvents ou des maisons, tous les psy du monde seront millionnaires.

Que le second sexe soit le premier a toujours été un secret de Polichinelle. Et les gens sensibles et cultivés disent qu'il ne faut pas le dire trop haut. Qu'il faut cacher son jeu. Souvent on entend dire que les femmes arabes ou orientales avec leur ruse obtiennent beaucoup plus que les femmes occidentales avec leurs luttes. Madonna obtient plus que les femmes arabes, orientales et occidentales réunies sans besoin de cacher la main qui frotte. Elle fait flèche de tout bois. Il suffit de considérer son usage du corset : de symbole de soumission à arme de libération ! Dans son excès de force (dans sa démesure comme auraient dit les Grecs) elle

transforme les chaînes en armes offensives. C'est vrai que cet excès fait peur à beaucoup d'hommes et agace bien des femmes, mais parler de Héros (et à plus forte raison de super Héros) sans excès n'est-ce pas une contradiction dans les termes ?

H.E.R.O.S.

par Olga Duhamel

C'est le jeu auquel je joue avec toi et celui aussi auquel je suis en train de perdre : le bonhomme pendu. Il fallait trouver le bon mot, le bon nom, le vrai, et j'ai toujours les mauvaises lettres. Je dis : M. et déjà la tête de mon bonhomme se glisse dans le noeud coulant. Aïe. Le reste du corps va bientôt suivre avec Q, avec C, L, etc. N. R. V.

Je sais que c'est un héros qu'il faut trouver. Et j'en trouve en pagaille, mais il faudrait pour n'en avoir qu'un, que tous ils s'étripent, que le plus hardi d'entre eux triomphe – comme il se doit – et qu'il vienne remplir avec l'encre de l'action, les pointillés de son nom.

Au lieu de ça, mes héros se départissent du h aspiré et jouent de la prothèse, comme on joue du cor pour appeler les meutes. Ils dansent aussi tant bien que mal sur *Lavabo* de Bashung : « Quand les culs-de-jatte ça court les rues »,

et sur des discos niais en oubliant le bon ordre qui fait le corps, qui fait la force et les vrais héros.

La gorge de Piaf je me la suis cousue à même la mienne, et aussi ses mains tordues sont plaquées sur ma robe, il s'agit d'une robe de l'inspecteur Tennison dans *Suspect numéro un*, c'est Helen Mirren qui joue ce rôle et elle porte de très beaux vêtements qui tentent de pallier au désarroi du corps dans la vie active. Donc j'ai cette armure ajustée, bien coupée et dessous un morceau du cœur brisé de Roméo, et encore l'aorte de la sanguine torera Marie Sara. J'ai aussi pris le colossal héritage qu'a eu Wittgenstein pour pouvoir, comme lui, le donner en entier. Je me suis collé la rétine et les yeux de Dalida, puis, je me suis vissé les jambes des résistants dans le maquis. J'ai gommé mon nom pour prendre des noms de bêtes redoutables comme le faisaient les Francs : Wolfgang, Bernhard, et tout comme eux, j'ai enduit mes cheveux de beurre rance. Un jour, j'ai dérobé la silhouette de Victoria Abril, pour que ma nouvelle cambure t'attire à moi, pour te charmer, pour te convaincre de penser à moi, qui ai la tête vide de celui qui mourut sur l'échafaud par un jour froid du mois de janvier 1793. Et une autre fois, je me suis tracé la même ligne de chance que Corto Maltèse et j'ai attaché à mes jambes de maquisard – en m'aidant de cordes solides, de vis et de harnais – les pieds nus et, un peu plus haut, le torse bariolé des danseurs d'un pays lointain,

un pays dans lequel avec des fleurs magiques, on fait pousser sur les joues des oreilles aussi puissantes que celle de la femme bionique.

J'ai une ritournelle sur la langue - qui me porte - et tant pis si je ne me souviens pas bien des paroles, tant pis si l'air ne me souffle pas l'auguste nom d'un héros intégral.